

LA TRADUCTION VECTEUR DU PLURALISME CULTUREL

Marcel BOIS

1- Les enseignements de l'histoire.

La traduction est aussi vieille que les civilisations. Les hommes parlent des langues différentes (cinq ou six mille disent les ethnologues). Un homme peut apprendre d'autres langues que sa langue maternelle, porteuses d'une sensibilité, d'une vision du monde, d'une culture différente. A partir de là, on assiste, tout au long de l'histoire, à cette forme de communication qu'est la traduction : une série de flux, de passages, de passerelles, de ponts entre les cultures. Un acte profondément humain, comme l'invention de l'outil, la création d'institutions, la sépulture des morts. On a toujours traduit (voyageurs, marchands, ambassadeurs, espions, etc...) et il y a à travers le monde beaucoup de bilingues et de polyglottes. On a parlé de l'impossibilité de la traduction, mais, du moment qu'elle existe, il faut bien qu'elle soit possible. Elle répond bien sûr, à des intérêts pratiques, économiques, politiques. Mais, quand nous parlons de traduction littéraire et de culture, il y a autre chose, qui peut faire naître le désir de traduire, en mesurant les risques de l'opération. Je veux parler du désir que chacun éprouve d'élargir, de renouveler sa vision du monde. L'universel est en construction, et il demande à être partagé : aucune langue, aucune culture ne le possède dans toute sa dimension, ne l'exprime de manière identique.

Un regard sur l'histoire nous montre que les chef-d'œuvre qui touchent tous les publics et élargissent nos horizons ont sauté allègrement les frontières. La circulation du savoir, de la connaissance a connu des étapes particulièrement brillantes. Pour rappel, le courant de communication qui au cours des siècles est passé de Bagdad à Tolède. Tolède a été un lieu d'échanges, un lieu d'osmose entre les civilisations juive, chrétienne et musulmane, un espace de tolérance et de communication unique en Europe. Au début du deuxième millénaire, le monde arabe, nourri de ses propres richesses et, par la traduction, de richesses de la Grèce, de la Perse, les a transmises au monde occidental. Et, à la fin du deuxième millénaire, tout au long du 19ème siècle, des pans entiers de la littérature occidentale, en particulier française, sont passés par le canal de la langue arabe dans un pays comme l'Egypte, pour nous faire assister, au début du 20ème siècle, à la naissance du roman arabe moderne. Et pour la plupart d'entre nous l'accès à Platon, à Shakespeare, à Cervantès, Dante, Goethe, Dostoïevski... est à mettre au bénéfice de la traduction.

2- Aspects du pluralisme culturel aujourd'hui, en Algérie et au Maghreb.

A partir de cette vision sans doute un peu idyllique du cheminement de la traduction du Moyen-Orient à l'Andalousie, on

peut faire des constatations et se poser des questions sur le pluralisme culturel aujourd'hui en Algérie et au Maghreb.

I. Une constatation :

L'écrivain algérien, quelle que soit la langue qu'il utilise (arabe, tamazigh, français) est, dès le départ coupé d'une partie de son public ; il arrive même qu'à son égard on parle d'aliénation. Rappelons simplement qu'il y a là une invitation pressante à la traduction. En suivant bien les conseils donnés par Mme El Kassem Faïza.

II. Une question :

Il y a une question, qui concerne les écrivains eux-mêmes, à partir de témoignages qui expriment un certain déchirement. Laissant aux écrivains vivant le soin de s'exprimer, je retiendrai trois témoignages d'auteurs qui hélas nous ont quittés :

- ♦ celui de Malek Haddad, pour qui le français a été son arme et sa voix, mais aussi sa douleur et son exil.
- ♦ celui de Kateb Yacine, dans les dernières pages du *Polygone étoilé*, quand son père prend la décision de le fourrer dans « la gueule du loup », c'est-à-dire à l'école française : « Laisse l'arabe pour l'instant. Je ne veux pas que, comme moi, tu sois assis entre deux chaises. Non, par ma volonté, tu ne seras jamais une victime de Medersa. En temps normal, j'aurai pu être moi-même ton professeur de lettres, et ta mère aurait fait le

reste. Mais où pourrait conduire une pareille éducation ? La langue française domine. Il te faudra la dominer, et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir avec nous à ton point de départ. Tel était à peu près le discours paternel. » Et, quelques lignes plus loin : « Jamais, je n'ai cessé... de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu... Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables – et pourtant aliénés ! »

- ◆ Celui de Salah Garmadi (1933 – 1982) tunisien, professeur de linguistique, qui a écrit en arabe et en français, dans le *Monde* 8/11/74 : « Comment écrire en trois langues ». Il déclare notamment : « J'ai vécu, je vis, je pleure, et parfois je chante, et mon père m'a battu et mes amours adolescents m'ont montré leurs jambes et pour la première fois souri en arabe dialectal. C'est aussi dans cette langue que, du fond de son quartier populaire, ma mère implora le secours du Prophète lors de ma naissance et que je viens d'enterrer l'auteur de mes bons et mauvais jours. A l'âge de l'école et sans me demander mon avis, l'on se mit à m'enseigner l'arabe classique et le français, et c'est à travers ces deux idiomes que, petit à petit, j'ai appris

à me faire une « personnalité » et à saisir le monde : en arabe classique, les valeurs du patrimoine culturel arabe ancien ; en français, les concepts scientifiques et la culture occidentale moderne... »

A quoi aboutissent ces trois témoins ? Tout abord à des œuvres remarquables, qui n'auraient pas pu voir le jour dans un contexte différent, et qui font désormais partie du patrimoine universel. Ensuite, pour Malek Haddad, au silence ; pour Kateb Yacine, à un théâtre en arabe dialectal : *Mohamed, prends ta valise, La guerre de deux mille ans*. Salah Gamadi, lui déclare : « ... Au mortel silence, je préfère la déchirure, et à la bouche close, ne serait-ce qu'un murmure (...) Moi qui crois que, sur le plan de la trouvaille littéraire, l'usage concomitant ou alterné de trois langues aussi éloignées culturellement est de nature à nous faire découvrir images, et donc idées nouvelles, jeux d'amour et de massacre, d'ombre et de lumière, boursouflure à facettes éclatant en mille nouveaux feux d'artifice. Aussi, devant toute bouche trilingue et cousue, je dis : « liberté » et « crachez le morceau », en arabe classique ou parlé, en français roté ou éternué : que le mot soit, et puis viendront les comptes. »

En conclusion, nous rêvons tous d'une mondialisation idéale, d'un universel accueillant à tous les particularismes, sans notion de domination. Mais, le monde étant ce qu'il est, toutes les cultures ne disposant pas de moyens égaux, on assiste à deux types

de réactions : soit un repli, une fermeture, avec une certaine agressivité, soit une volonté de rencontre, de communication, et c'est là que la traduction entre en jeu ; traduction qui est évidemment tributaire de tout un contexte historique, social, économique et politique. Mais il vaut la peine de travailler à la construction d'un monde riche de croisements féconds où seront reconnues les identités dont chaque pays est porteur. Là, je renvoie volontiers à un ouvrage de Abdallah Mazouni, lui-même écrivain et traducteur : *Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb*, paru aux éditions Maspero en 1969. Il y fustige les monolingues « qui émettent sur l'autre culture des opinions dont la présomption n'a d'égale que « l'ignorance ». Mais surtout il y lance un appel à ceux qui ont la chance de connaître plusieurs langues : « Par leurs fonctions de traducteurs et d'interprètes, ils assureront enfin les indispensables communications intellectuelles entre hommes voués à s'entendre parce qu'ils sont, avant tout, les fils de la même terre à défaut hélas, d'être les fils de la même culture. Pour un véritable intellectuel, la culture est toujours un bien relatif. C'est l'inculture qui est un Mal Absolu. » (p. 192).

Marcel Bois

Journées d'étude sur la traduction

Alger 20 – 21 avril 2002